

1

Un vaporetto aux lignes pures accosta le long des pilotis. L'eau bleue du canal clapotait, faisant doucement tanguer l'embarcation.

— *Buon giorno signorina*, lui souhaita l'employé de l'hôtel. Soyez la bienvenue à Venise.

Avec courtoisie, il se chargea des bagages et précéda la jeune femme sur l'épais tapis rouge menant au grand hall. Le sol en marbre de Carrare d'un blanc lumineux reflétait les boiseries ouvragées de l'accueil. Une lampe style empire et un bouquet de camélias complétaient l'ambiance raffinée.

— Ferial Pérignac, se présenta-t-elle au réceptionniste. J'ai réservé une chambre double.

— Bien sûr. Nous avons retenu pour vous notre plus belle suite.

Il lui tendit une clé en laiton sur lequel était gravé le chiffre 25.

— Je vois que vous avez également retenu une table pour deux personnes dans notre restaurant pour le déjeuner, nota-t-il d'un ton aimable et professionnel.

— C'est exact. Mon fiancé me rejoindra plus tard.

— Je vous souhaite un excellent séjour dans notre hôtel *signorina* Pérignac.

Escortée par un groom en livrée, Ferial découvrit sa chambre avec émerveillement. De la moquette, aux rideaux en passant par le lit à baldaquin, c'était une véritable bonbonnière, tendue de tissu bleu tendre. Une brassée de roses fraîches était posée devant un miroir à l'encadrement rococo. Ce dernier lui renvoya l'image d'une jolie blonde aux cheveux ondulés, à la silhouette menue et au visage souriant.

Elle sortit sur le petit balcon et vit enfin ce pour quoi elle était venue : le Grand Canal de Venise. Coloré et bruyant comme

elle l'imaginait. Elle inspira profondément l'air piquant de l'hiver. Rien ne pouvait gâcher cette semaine de vacances placée sous le signe du romantisme. Rien ou presque...

La sonnerie de son téléphone portable l'arracha à sa contemplation. Elle reconnut le numéro de Denis, son fiancé. Le cœur bondissant dans sa poitrine, elle décrocha :

— La chambre est magnifique, mon amour. Quand arrives-tu ?

— Je ne pourrais pas venir.

— Comment ? Mais nous avons prévu ce séjour...

— Tu n'as qu'à en profiter sans moi. J'ai d'autre chose à faire plus importante, la coupa-t-il sèchement avant de raccrocher.

Interdite, Feriel fixait son téléphone devenu muet. Ce voyage en amoureux était programmé depuis des mois et ils avaient choisi le plus bel hôtel de la ville. Mais au dernier moment et, sans explication, Denis annulait leur projet. Cette nouvelle l'anéantissait. Elle contint difficilement les larmes qui lui montaient aux yeux.

Un bruit discret frappé à la porte la sortit de sa torpeur. Comme un automate, elle ouvrit à un employé de l'hôtel.

— Votre table vous attend, annonça-t-il.

Elle n'avait pas faim. De plus, sans Denis, elle ne voyait pas l'utilité de rester à Venise. Le groom sembla deviner son désarroi.

— Un bon repas concocté par notre chef étoilé et un excellent vin de Toscane vous aideront sûrement à retrouver votre bonne humeur, argua-t-il la mine encourageante.

Son sourire charmeur acheva de la décider et elle le suivit docilement jusqu'à la salle de restaurant. Il la conduisit à une table un peu à l'écart et débarrassa immédiatement le second couvert. Cependant, les lustres de cristal étincelants, les nappes immaculées et les verres finement ciselés ne parvinrent pas à la dérider.

— Il est toujours désagréable de manger seul au restaurant, l'interpella une voix masculine.

Feriel leva les yeux et rencontra deux prunelles d'un brun profond semblant la sonder jusqu'à l'âme. Vêtu d'un costume de prix, l'homme avait l'assurance des gens qui ne connaissent pas l'échec. Sans raison, elle sentit ses joues s'empourprer et son cœur s'emballer follement dans sa poitrine.

— Je... Certainement, bégaya-t-elle.

— Puis-je savoir ce qu'une belle jeune femme comme vous fait esseulée à sa table ? Qui plus est dans un des plus chics établissements de la Lagune ?

Son intonation était grave et pénétra toutes les fibres de son être. Cependant, il n'en fallut pas plus à Feriel pour que les larmes perlent au bord de ses paupières.

— Mon fiancé devait me retrouver. Mais il...

Sa voix se brisa de tristesse.

— Il est mort ? s'enquit doucement l'inconnu.

— Non, il a annulé à la dernière minute.

— L'imbécile !

Les yeux écarquillés de stupeur, elle le dévisagea interdite.

— Quel homme peut être assez stupide pour renoncer à Venise en votre compagnie.

— J'ai... Je ne vous permets pas de...

L'indignation et l'incompréhension lui ôtaient toute faculté de raisonnement. Profitant de son effarement, l'inconnu s'assit d'autorité à la table de Feriel.

— Je manque à tous mes devoirs...

— C'est le moins que l'on puisse dire ! le coupa-t-elle.

— Je me présente : Bastien Belfort. Je dirige l'entreprise de porcelaine qui a manufacturé l'assiette dans laquelle vous allez manger.

Elle baissa les yeux et admira un instant la vaisselle délicate décoré d'un liseré d'or. Sur ces entrefaites, le serveur arriva

pour prendre la commande. S'il fut surpris de voir un homme à la table de Ferial, il n'en montra rien.

— Je vous propose un marché, reprit Bastien. Puisque, vous voici abandonnée à votre sort, pourquoi ne visiteriez-vous pas Venise avec moi ?

Devant tant d'audace, les mots lui manquaient. Elle se sentait perdue. Néanmoins, le regard insistant de cet inconnu, le serveur se dandinant à leurs côtés et la cruelle déception que lui avait causée la défection de Denis eurent raison de ses dernières hésitations.

— Très bien, Mr Belfort, dit-elle d'un ton plein de défi. Je vais accepter votre offre surprenante.

— Voici une femme selon mon cœur.

Il lui décocha un sourire victorieux et un long frisson sensuel la parcouru toute entière. Bastien Belfort était sans conteste un homme séduisant, dégageant une virilité sauvage sous une élégance raffinée. A cet instant, elle eut le sentiment d'avoir signé un pacte avec le diable !

2

Il fut convenu de se retrouver une heure plus tard dans le hall. Bastien avait troqué son costume contre un jean et un pull en laine bleu mettant en valeur sa carrure athlétique. Il eut un regard appréciateur quand Ferial apparut cintrée dans une veste courte, complétée par une jupe droite et des bottes en cuir. Galamment, il lui proposa son bras et la guida dans les ruelles avant de déboucher sur la célèbre Piazza San Marco. Le soleil d'hiver perçait les nuages avec difficulté, éclairant la ville d'une pâle lueur. Rien n'avait préparé la jeune femme au spectacle grandiose qui s'offrait à elle. La vaste esplanade était entourée des fines arcades du Palais des Doges et dominée par le célèbre campanile de brique rouge. Une nuée de pigeons s'envolèrent à leur passage.

— C'est magnifique ! s'exclama Ferial impressionnée par la beauté des lieux.

Bastien esquissa un sourire satisfait.

— Vous auriez eu tort de partir. N'ai-je pas bien fait d'insister ?

La jeune femme haussa les épaules. Il avait raison mais sa mauvaise foi l'empêchait de le reconnaître.

— La visite commence à peine, poursuivit-il. Allons prendre une de ces gondoles qu'affectionnent tant les couples d'amoureux.

— Mais nous ne sommes pas...

— Vous ferez semblant d'être follement éprise de moi, la coupa-t-il en lui adressant un clin d'œil. Ça ne doit pas être très difficile.

— Vous êtes impossible !

Sans écouter ses protestations, il l'enlaça par les épaules et se dirigea vers le Grand Canal. Terriblement consciente de son charisme, elle n'osait respirer de peur de troubler ce moment

irréal. Avec courtoisie, il l'aïda à prendre place dans la fine embarcation de bois vernis.

— Qui êtes-vous, Ferial Pérignac ? demanda-t-il sans lâcher sa main.

A sa grande surprise, elle aimait le contact de sa large paume sur ses doigts. Son contact avait quelque chose de rassurant.

— Je travaille dans une agence bancaire à Paris. J'habite un petit appartement avec mon chat Croquette et c'est la première fois que je viens à Venise.

— Vous avez oublié votre grossier fiancé dans votre récit. Ce qui est, de mon avis, une excellente chose.

Elle ne releva pas.

— Et vous, Mr Belfort ? Que faites-vous dans la vie ? A part, d'étrange proposition aux inconnues de passage ?

— Pour vous, jolie Ferial, ce sera Bastien.

Elle n'en revenait pas de la familiarité avec laquelle il s'adressait à elle.

— Comme je vous l'ai dit au déjeuner, j'ai racheté l'an dernier une fabrique de porcelaine. C'est un investissement risqué mais j'aime l'idée qu'à partir d'une simple boule d'argile naturelle, on puisse mouler des objets. Après cuisson et vernissage, on obtient alors de véritables œuvres précieuses.

Tout en parlant son visage grave s'animait et ses yeux brillaient d'un éclat fascinant. Elle hocha la tête en silence, buvant ses paroles.

— *Davanti a voi, c'è il Ponte di Rialto*, intervint le gondolier. Voici le Pont du Rialto.

Ferial découvrit alors la forme en accent circonflexe et les arches élégantes d'un des ponts le plus célèbre de la ville. Devant ses yeux écarquillés d'émerveillement, Bastien ne pût s'empêcher de la prévenir :

— Vous n'avez pas fini de vous extasier : il y a plus de 430 ponts disséminés dans toute la lagune ! Certains en marbre

comme celui-ci, d'autres en brique ou même simplement en bois.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Contrairement à vous, ce n'est pas ma première fois que je visite la ville.

Y était-il déjà venu avec une autre femme ? A cette idée, Feriel sentit un étrange pincement au cœur. Elle se sermonna en se rappelant qu'elle était fiancée à Denis et qu'il était ridicule d'éprouver de la jalousie pour un homme qu'elle avait rencontré quelques heures auparavant. Si charmant soit-il !

— *Conduceteci al Ponte dei Sospiri, per favore*, dit-il en s'adressant au gondolier.

Elle l'interrogea du regard.

— J'ai demandé qu'il nous amène voir le fameux Pont des Soupirs.

— Venise ne serait pas vraiment Venise sans lui, dit-elle en souriant.

Manœuvrée avec dextérité, la gondole s'approchait de l'édifice en pierre élégamment sculpté, accroché en hauteur entre deux façades.

— C'est le seul pont couvert de la cité, expliqua Bastien. Il servait aux prisonniers qui sortaient du Palais de Justice pour se rendre à la prison.

— Je connais cette anecdote. Le passage fermé étouffait les soupirs des condamnés résignés.

— Cependant, la tradition veut que les couples, passant dessous, s'embrassent.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle décontenancée.

Sans attendre qu'elle se ressaisisse, il l'attira à lui et posa ses lèvres sur les siennes. Elles étaient fraîches et douces. Alors qu'elle aurait dû se dégager, crier ou même le gifler, elle se plaqua contre lui et répondit à son baiser. Sa langue chaude cherchait la sienne et il perdit toute retenue. Ce qui n'était

pour lui qu'une bravade devint un véritable échange sensuel qui embrasa ses sens.

— La tradition est respectée, articula-t-elle d'une voix altérée par l'émotion en s'écartant.

La gardant toujours dans la prison de ses bras, il la dévisagea avec intensité comme s'il voulait graver dans son esprit le souvenir de ses traits délicats et du grain fin de sa peau tout à l'heure. Au restaurant, il l'avait spontanément abordé, attiré par sa beauté classique et ému par son expression peinée. Cependant, ce baiser passionné avait déclenché en lui de nouvelles émotions. Plus puissantes et plus impérieuses qu'il n'avait connues jusque-là.

Le gondolier poursuivit sa route emmenant le couple devenu silencieux dans les méandres des canaux vénitiens.

3

Le froid de décembre et l'humidité les poussèrent à rejoindre l'hôtel en fin d'après-midi. Sans se concerter, ils se retrouvèrent pour le dîner à la même table. En apportant la carte, le serveur nota le léger changement opéré dans leur relation. La flamme des bougies éclairait leurs regards rivés l'un à l'autre et leurs mains se frôlant sur la nappe.

Ils parlèrent peu se contentant de se sourire. Le plus difficile fut de se quitter après le dessert. A pas lents, Bastien raccompagna Ferial jusqu'à sa suite. Il semblait vouloir retarder le moment fatidique où elle fermerait la porte et le quitterait pour la nuit.

— Dormez bien, lui souhaita-t-il avec une inflexion basse et grave. Demain, je vous promets de vous faire découvrir d'autres endroits.

— J'ai hâte.

Elle avait chuchoté n'osant troubler cet émouvant tête-à-tête sur le palier plongé dans la pénombre. Dans un élan spontané, il passa sa main sur sa joue velouté. Il en suivit le contour jusqu'à ses lèvres. Instinctivement, elle ferma les yeux et attendit le cœur battant.

— Bonne nuit, Ferial.

Il se recula comme si son contact l'avait brulé et disparut dans le couloir. Elle resta longtemps devant sa chambre sans comprendre l'attitude de Bastien. Plus tard, allongée dans son lit, elle s'interrogea sur la nature des sentiments qu'elle ressentait pour lui. Depuis qu'elle l'avait rencontré, pas un instant elle n'avait songé à Denis. Sa tristesse et sa déception s'étaient envolées comme par magie. A présent, son esprit était plein du regard brun de Bastien.

Le lendemain matin, quel ne fut pas sa surprise de découvrir la Lagune recouverte d'un fin brouillard. De son balcon, les

bruits lui parvenaient tout assourdis. Les contours et les couleurs des bâtiments étaient gommés. Il lui semblait qu'elle s'était réveillée dans un monde éthéré, en dehors du temps.

Comme la veille, Bastien l'attendait. Il avait passé une veste plus épaisse et lui tendit une écharpe grise.

— Le temps s'est rafraîchi, expliqua-t-il. Mettez-la pour ne pas prendre froid.

Sa délicate attention la toucha et elle l'enroula autour de son cou. Elle cilla un instant des paupières, respirant les effluves de son parfum masculin imprégnant le tissu.

Le pilote du vaporetto les conduisit sans hésitation dans la brume. Ils accostèrent sur l'île de Murano sans rien voir des canaux à l'eau verte ni des petites maisons aux couleurs pastel, perdus dans le brouillard. Déçu, Bastien demanda au chauffeur de les ramener à Venise jusqu'au Palais Dario. Feriel s'étonna de sa requête en découvrant un édifice d'un blanc sale, un peu à l'écart des autres.

— C'est sinistre, chuchota-t-elle.

Les nappes de brumes accentuaient l'atmosphère mystérieuse.

— Et pour cause ! Il s'agit d'un Palais maudit. Plusieurs de ses occupants ont été victimes de mort violente.

— Charmant...

— Un tel endroit cadrerait parfaitement avec l'ambiance d'aujourd'hui. A votre tête, je constate que vous n'appréciez guère, fit-il un peu déçu. Allons plutôt nous réchauffer au Caffè Florian.

Feriel se détendit en découvrant les banquettes de velours rouge, les plafonds peints et les miroirs dorés. Devant un chocolat nappé de chantilly, elle retrouva définitivement le sourire.

— Quels sont vos projets à votre retour ? demanda-t-il avec une désinvolture qu'il était loin d'éprouver.

— Drôle de question ! Je vais retourner au travail, bien sûr.

— Je parlais de votre fiancé.

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais aucun son ne franchit ses lèvres.

— Vous ne vivez pas ensemble, il ne vous a pas rejoint pour ce qui devait être un voyage en amoureux et il ne semble guère vous manquer.

Ses mains fines se crispèrent autour de sa tasse et elle pâlit.

— Je... Ce ne sont pas vos affaires.

— Un peu tout de même. Vous avez accepté de visiter Venise avec moi, sans hésiter. Alors interrogez-vous : quelle place à cet homme dans votre cœur ?

Sa tête lui tournait et une impression de malaise la saisit. La voyant si désespérée, Bastien maudit son franc-parler et sa curiosité. Aussi lorsqu'ils sortirent du café pour flâner dans les ruelles noyées dans le brouillard, il s'efforça de lui redonner le sourire. Mais Feriel restait songeuse, ne répondant que par monosyllabes.

Aucun des lieux merveilleux où il l'emmena ne l'égaya. Ni la Basilique Santa Maria delle Salute avec son dôme et ses statues, ni le Palais Contarini del Bovola avec son escalier extérieur en colimaçon, pas plus que les jardins Papadopoli véritable havre de verdure en pleine ville. Elle était soudainement devenue insensible aux charmes de la Sérénissime. Bastien eut la cruelle certitude d'avoir tout gâché. Aussi décida-t-il d'abattre une dernière carte.

— Cela vous dérange-t-il si nous dînions tôt ce soir ? demanda-t-il d'un ton neutre.

— Comme vous voudrez.

Elle haussa les épaules avec indifférence, songeant que son humeur sombre avait fini par avoir raison de sa patience. Il s'était lassé d'elle. Ils prirent la direction de l'hôtel sans un mot et elle était certaine de ne plus jamais revoir Bastien

Belfort. Mais contre toute attente, il la saisit par la main et l'entraîna dans une petite *trattoria* sans prétention.

— Un bon plat de pâtes devrait vous redonner des forces, affirma-t-il avec une expression charmeuse.

Elle rougit malgré elle.

— Ce soir, vous mettrez votre plus jolie robe et je vous emmènerais dans un lieu magique.

— Où donc ?

— Vous verrez...

Il laissa sa phrase en suspens et ses yeux brillèrent d'un éclat espiègle. Intriguée, elle sentit son cœur se gonfler d'espoir et d'un autre sentiment totalement nouveau pour elle.

Dans la soirée, lorsqu'il vint la chercher devant sa chambre, il ne put masquer son admiration. Pour l'occasion elle avait revêtu une longue robe bleu nuit mettant en valeur son teint clair et sa silhouette parfaite.

— Vous êtes superbe, avoua-t-il dans un souffle.

— Merci. Vous n'êtes pas mal non plus.

Si elle l'avait déjà vu en costume la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, elle dû reconnaître que le smoking lui allait à merveille. Il s'inclina avec un sourire malicieux et lui proposa son bras.

Le reste de la soirée fut un éblouissement pour Ferial. Rien dans ses rêves les plus fous ne l'avait préparé à ce qu'elle allait vivre. Bastien avait déniché deux places pour le célèbre opéra de Verdi : la *Traviata*. La voix puissante de la soprano mêlée à la symphonie des instruments déclenchèrent en elle une myriade de frissons. Mais ce n'était rien en comparaison avec le cadre splendide qu'était le Théâtre de *la Fenice*, le bien nommé Phénix. Fastueux, baroque, flamboyant, majestueux ! Aucun superlatif n'était assez fort pour le décrire.

Du coin de l'œil, Bastien vit l'expression extatique sur le visage de Feriel et il en ressentit une grande fierté. Longtemps après la fin du dernier acte, elle resta sous le charme de cette soirée. Ce ne fut qu'une fois devant la porte de sa suite, qu'elle descendit lentement de son petit nuage.

— Merci Bastien, murmura-t-elle avec un soupir de satisfaction.

Il parut gêné, ne sachant que répondre. Mue par une impulsion irrépressible, elle se pencha vers lui et embrassa ses lèvres. Il marqua une seconde d'hésitation avant de l'enlacer étroitement. Maladroitement, elle ouvrit sa porte et l'attira dans sa chambre. Avec des gestes rapides et brusques, ils se déshabillèrent mutuellement. Leurs bouches toujours soudées, ils explorèrent le corps de l'autre du bout des doigts.

Le souffle court et le regard voilé par le désir, Damien la prit dans ses bras avant de la déposer sur le grand lit à baldaquin. D'un geste espiègle, elle jeta par terre les coussins qui les encombraient. Sûr que son désir était aussi puissant que le sien, il prit le temps de découvrir sa peau si douce. Il voulait connaître chaque courbe de son corps, boire à ses lèvres et l'entendre gémir de plaisir. Haletante et étourdie de volupté, elle succomba à cette passion brûlante. Lui-même se perdit en elle dans un dernier éclair de désir.

Le matin les trouva enlacés en travers du lit, un sourire béat aux lèvres.

4

Fériel se réveilla la première en entendant la sonnerie de son téléphone. Avec un regard attendri pour le corps de Bastien dormant encore, elle se dépêcha de prendre la communication et s'enferma dans la salle de bain.

— C'est Denis, annonça une voix qu'elle aurait reconnue entre mille.

Un frisson glacé couru sous sa peau.

— Comme tu es toujours à Venise, j'imagine que tu m'en veux encore...

Il laissa sa phrase en suspend et poussa un soupir accablé.

— Je suis désolé de m'être si mal comporté. Je ne veux pas te perdre, Fériel. Reviens à Paris. S'il te plaît.

La tête lui tournait et elle redouta un instant de se sentir mal. Elle aurait pu affirmer que son cœur venait de se déchirer à cet instant. Jamais elle n'avait connu un tel cas de conscience. Les doigts crispés sur le téléphone, elle prit une grande inspiration avant de déclarer d'une voix faible :

— Je rentre. Nous devons parler.

Sans laisser à Denis le temps de répondre, elle raccrocha. Les jambes tremblantes et l'esprit confus, elle retourna dans la chambre. Bastien l'attendait assis au milieu des draps froissés. Son regard brun la transperçait et ses yeux avaient une dureté qu'elle ne lui connaissait pas.

— C'était *lui* ? demanda-t-il avec froideur.

— Oui et tu as raison : je dois savoir quelle place il occupe dans ma vie. Je pars aujourd'hui.

Il acquiesça en silence, le visage grave, puis récupéra ses vêtements avant de s'habiller rapidement. Figée comme une statue de sel, elle fut incapable de le retenir, ni d'exprimer le flot d'émotion contradictoire débordant de son cœur.

Une dernière fois avant de franchir le seuil de la chambre, il la dévisagea intensément.

— Pour le cas où tu n'aurais pas envie de manger seule au restaurant, dit-il en posant une carte de visite sur la console de l'entrée.

Il ferma la porte sans se retourner et Feriel éclata en sanglots. L'après-midi même, elle quittait l'Italie. Elle retrouva son petit appartement parisien et se sentit plus déprimée encore. Elle chercha tant bien que mal à chasser de son esprit le souvenir de ces baisers et de ces caresses échangés avec Bastien. Avec pragmatisme, elle se raisonna. Elle l'avait rencontré à un moment où elle se sentait fragile et vulnérable. Le cadre féérique qu'était Venise avait endormi sa méfiance et anesthésié sa raison. Sinon comment expliquer qu'elle ait perdu la tête pour un quasi-inconnu ?

Forte de cette conclusion, elle retrouva Denis chez lui. Après tout n'était-il pas l'homme avec lequel elle envisageait de se marier ? Il l'accueillit avec effusion et elle crut avoir pris la bonne décision. Mais sa joie semblait forcée et rapidement la conversation dévia sur le travail. Il était responsable de l'agence bancaire où elle travaillait et il avait besoin de ses conseils sur un point litigieux. Comme tant de fois auparavant. Puis, il parla du tournoi de golf pour lequel il se préparait depuis des semaines. Elle réalisa qu'il ne pensait qu'à lui.

Pas une question sur son court séjour à Venise, pas un mot sur ses traits tirés et ses yeux rougis. Une impression de vide la saisit subitement. Comment avait-elle pu être si aveugle ? Voulait-elle vraiment s'unir avec le pire des égoïstes qu'elle eut connu ? Annulant un voyage prévu de longue date puis exigeant son retour par simple caprice, il se comportait sans tenir compte de son avis. Narcissique, vaniteux, il n'avait rien à lui offrir. Pas même de vivre ensemble. Un tel homme avait-il une place dans son existence ? Assurément, non.

— Denis, le coupa-t-elle. Nous deux, c'est fini.

Il la regarda sans comprendre.

— Je romps nos fiançailles car je ne t'aime pas assez pour t'épouser. Et si tu as le courage de regarder au fond de cœur, tu découvriras que tu ne m'aimes pas non plus.

Sans lui laisser le temps de recouvrer ses esprits, elle quitta la pièce. L'air frais du soir rosit ses joues mais elle était bien. Soulagée, libérée. Elle savait maintenant ce qui lui restait à faire.

L'élégant vaporetto se rangea sans à-coups contre le ponton. Le portier de l'hôtel aida Ferial à en descendre et prit sa valise. Elle soupira d'aise et contempla la Lagune qu'elle avait quittée quelques jours plus tôt. Le froid était plus vif et de gros nuages blancs encombraient le ciel. Un petit flocon virevolta devant ses yeux avant de se poser délicatement sur son manteau. Il neigeait sur Venise.

— Chambre 25, *per favore*, demanda-t-elle à l'employé étonné de la revoir si vite.

Elle se hâta de déposer son bagage dans la suite avant de descendre au restaurant. Sa table habituelle était occupée, néanmoins elle s'approcha.

— Il est toujours désagréable de manger seul au restaurant, dit-elle d'une voix chargée d'émotion.

Bastien sursauta en la découvrant face à lui. Puis ses lèvres masculines s'ouvrirent sur un grand sourire qui gagna ses yeux.

— Je t'attendais.

Il se leva et poussa sa chaise avec galanterie. Les yeux fixés aux siens, elle l'attira à elle et l'embrassa. Qu'importent les regards surpris ou amusés des autres convives, ce fut un vrai baiser de retrouvailles. Bastia desserra doucement son étreinte et avertit :

— J'espère que tu as de bonnes chaussures parce que nous n'avons pas terminé de visiter Venise.

Elle lui adressa un sourire mutin.

— Et le soir, repos du guerrier ? Chambre 25.

— C'est noté.

Le serveur masqua son étonnement de constater que l'homme qu'il avait quitté seul venait d'être rejoint par cette jeune femme dont le visage lui était familier.

— Tu m'as manqué, avoua-t-il en prenant sa main.

— Toi aussi. Cette fois, je reste.

Il lut dans son regard la promesse qu'il attendait et cela lui suffit. Les mots étaient inutiles à présent. Au sourire qu'elle lui adressait, il était sûr que ses sentiments étaient aussi forts que les siens.

Dehors la neige recouvrait peu à peu la lagune, nimbant les augustes monuments, les ponts et les gondoles d'une couche immaculée. Dans silence ouaté, la Sérénissime se paraît d'une nouvelle splendeur.

Fin